

**Présentation du livre de Christian Fierens**  
**"Comment penser la folie? Essai pour une méthode"**

Ed. érès

Présenté par Françoise Samson

**Penser la folie ?**

L'an dernier, Œdipe était à Venise, le voilà aujourd'hui au "Divan", c'est un lieu qui lui va bien, n'est-ce pas? A Venise, j'avais parlé du livre d'Anne-Lise Stern, ce soir, c'est le livre de Christian Fierens que je présenterai, et ce n'est pas un moins redoutable honneur.

Le titre du livre de Christian Fierens se donne des airs plutôt tranquilles : Penser la folie ? Point d'interrogation qui pourrait sembler de prudence. Le sous-titre « Essai pour une méthode » est rassurant : on se croit bien planté sur un sol cartésien. Les premières pages se lisent comme une conversation au coin du feu, un grain de folie, somme toute, chacun admet volontiers en avoir un, enfin dans une certaine limite. Puis, de phrase en phrase, de raisonnement en raisonnement, de raison en déraison, presque insensiblement, vous vous apercevez qu'un étrange vacillement vous a saisi, et tout à coup vous voilà étourdi. Car le livre de Christian Fierens - et cela est rare - fait ce qu'il dit : il entraîne le lecteur dans le mouvement de son écriture, ce mouvement même qu'il énonce et qui aspire vers ce centre d'absence, « couleur de vide », tourbillonnant au cœur de chacun des humains que nous sommes. Pourtant nul tourment, nul excès dans cette écriture dénudée, abstraite, et la poésie qui s'en dégage a la fluidité rigoureuse d'une esquisse japonaise. Entre les lignes se fait jour le paisible consentement de ce qu'implique une véritable pensée : chaque mot est pris au sérieux de la question qu'il fait surgir, et l'auteur se soumet aux implications des réponses possibles, examinant d'un regard sans complaisance les points de butée, les contradictions, les apories et donc les dérangements qu'elles provoquent, puisque ces réponses appellent une nouvelle question.

Ainsi Christian Fierens avance-t-il, pas à pas, de « Penser » à « Folie » en passant par « La », le « La barré », bien sûr, des formules lacaniennes de la sexualité, élaguant au fil tranchant des modalités les idées reçues et celles qui semblaient acquises, les diagnostiques objectivantes et autres certitudes faussement rassurantes. Le possible, l'impossible, le nécessaire et le contingent sont en effet les outils qui lui servent à dérangier les arrangements qui font notre ordinaire et à nous ouvrir « sur la liberté infinie du mouvement dialectique de réponses et de questions que doit être la pensée. »

Alors, me retournant vers le titre, je m'interroge : comment ai-je pu me laisser prendre à l'apparente prudence du dit point d'interrogation, comment n'ai-je pas vu que ce point introduisait déjà la modalité ? Dans le bagage de Christian Fierens, il y a l'œuvre de quatre grands, deux philosophes, Kant et Hegel, deux psychanalystes, Freud et Lacan. Mais il a tellement métabolisé leur pensée que leur nom et le soin extrême apporté au choix des signifiants suffisent à retrouver la trace des textes qui lestent son livre sans qu'aucune citation ni note de bas de page n'en viennent alourdir le mouvement. Que celui qui cherche des recettes, des modèles classiques, des mots où trouver ses ordres, passe son chemin, ce livre n'est pas pour lui.

Mais qui consent à être dérangé, comme lui se laisse aller à la pensée mouvante, celui-là verra s'ouvrir une sorte de « vastitude » où les contraires s'unissent comme le fait l'oxymore cher aux mystiques, dont Catherine Millot parle si bien dans son dernier livre « La vie parfaite ». Par exemple : les délires sont « êtres de raison », et « appartiennent à la dialectique même de la raison jusqu'en son intime déraison » ou encore « la différence

véritable est découverte du manque à l'intérieur du même », ou alors « Dans la pensée comme dans la définition, l'Autre apparaît dans le même, le différence dans l'identité ».

Bien d'autres phrases, d'ailleurs, évoquent le cheminement mystique : « Penser dans le mouvement de la pulsion remue des enfers inconnus. Brûlés par les laves des processus primaires, nous ne trouvons pas le refuge qui aiderait. Perdue dans la dérélition ou le désaide, l'image propre se décompose et le « moi » se morcelle.[...] Penser arrache à l'être qui identifie et rassure. Nous nous sommes éloignés du centre de l'être pour un désir qui manque l'être. Entre « centre et absence » entre gravité et apesanteur, l'être et le manque à être s'ellipsent. [...] Roulant autour de la pulsion de vie et la pulsion de mort, nous sommes condamnés au supplice sans fin d'une coupure sans cesse renaissante. » Ces phrases se trouvent dans le chapitre central intitulé « Le désespoir de la pensée ».

C'est en effet ce désespoir même qui fait penser, et conduit à l'embarras de la tâche infinie de penser : dans le même flux coulent la paix des eaux d'un lac et l'intranquillité d'une cascade, le mouvement du rien ouvre la réserve vide de tout objet, champ vide à partir duquel pourra apparaître l'objet, sans cesse réduit à rien par le travail de la négativité. Car ces objets sont « des ombres d'objets » qui laissent à désirer, « d'avoir été contaminées par un alpha privatif plus originaire que chacun d'eux » : des a-objets, des objets a.

Bref, ce livre est un oxymore, dont Jacques Le Brun dit ceci : « [...] en tissant sur elle-même la négation, l'oxymore fait, de l'impossible, pensée, et dissipe à la fois la peur et l'espoir. » Porté par le flux de cette pensée, retrouvant l'incandescence de la pulsion, le lecteur peut, en un instant privilégié, se sentir devenir bande de Moebius ou bouteille de Klein. Car cet « Essai pour une méthode » est en vérité la trace écrite d'une ascèse, nourrie, lestée d'une pratique de lecture certes, mais surtout d'une pratique clinique, je dirai plutôt d'une expérience. Et là, je ne ferai aucune distinction entre l'analyste et l'analysant qui logent sous le nom de Christian Fierens : l'absence remarquable de ce qu'on appelle « cas » ou « vignette » clinique m'y autorise. Qui est allé à la rencontre de ce « fond obscur de la négation de l'objet, le fond mortel du langage », qui est retourné à « ce point de néant qui rend possible la naissance d'une parole » et a accepté « la mort de son image pour faire apparaître le nouvel espace », l'espace pur, vide et sans objet, celui-là peut élever la folie à la dignité du rêve, et affirmer : « Pour soutenir cet espace vide, folie et rêve procèdent avec les fils des processus primaires. », et ce avec la même simplicité que Freud, écrivant tranquillement dans son Abrégé : « Donc le rêve est une psychose. »

Voilà pourquoi ce retour à la pensée est retour aux processus primaires, déplacement et condensation, processus des temps premiers de la subjectivation qui ignorent la contradiction.

Voilà pourquoi « Je pense, je rêve, je suis fou » et ce à tout âge, tant que la pulsion aura cette exigence de travail qui s'impose au psychisme à partir du corps, autrement dit jusqu'au bout de sa vie. Une ascèse, oui, car dans les déplacements de mot en mot, de concept en concept, où, à sa suite, Christian Fierens entraîne le lecteur, il fait place aux contorsions de la pensée pour échapper à son propre désespoir, aux arrêts de celle-ci, fomentés par un moi-je plus ou moins coriace qui aime à se faire croire que l'impuissance pourrait lui éviter l'impossible.

En effet, de nombreuses questions, dans son texte, mettent en scène ces contorsions et ces arrêts en même temps qu'elles disent le temps nécessaire pour reprendre souffle et courage, avant de pouvoir consentir à la réponse qui s'impose. Voici un exemple : « Accepterai-je de considérer l'impossibilité inhérente à la folie ? Accepterai-je de me laisser toucher par son irréalité ? Vais-je simplement la reléguer dans la contingence du quelconque ? » ou encore Ne nous arrêterons-nous pas plutôt dans l'harmonie d'une synthèse plus heureuse ? » Qui, ici, peut dire qu'il n'a jamais éprouvé ces tentations, ce recul face à la

jouissance, qui ne s'est pas surpris, sur le divan ou dans le fauteuil, à cette résistance tramée par le plaisir d'une synthèse harmonieuse ?

Alors, pour nous, qui souvent roulons la tête dans le guidon de notre chemin quotidien, cette trace écrite ouvre, d'un trait d'abstraction, toutes grandes portes et fenêtres, laissant entrer dans notre bureau l'air limpide de cette simplicité qui ne s'obtient qu'au prix d'un long travail et les larges volutes de patience et d'humilité qui conviennent à l'infinitude de notre tâche.

Une ascèse, donc, bienvenue dans ces temps où la férocité sociale et politique se vautre dans la mollesse de la pensée, parce qu'en offrant à la folie une nouvelle « universalité pastoute », elle la replace dans le « mouvement elliptique du genre humain » et lui fait éloge. Kant et Hegel n'en reviendraient peut-être pas d'avoir prêté leur rigueur à une telle ouverture sur cette universalité-là, nouvelle d'être « pastoute » pour tous.

Mais Œdipe au Divan, j'en suis certaine, aura vu, dans ce livre, briller l'éclat cristallin des arrêtes de la structure que cette pensée a su dégager de la gangue de minerai où d'ordinaire elle reste cachée.

*Françoise Samson*